

AU CLUB THÉMIS



Bouveau (un de nos avocats distingués).—Alors, tu dis que Laconnais a eu \$10,000 des héritiers naturels pour avoir fait casser le testament du vieux Chienvert ! Combien avait donc laissé Chienvert ?

Bouveau (un autre de nos avocats non moins distingué).—Combien ? Mais \$10,000, comme de raison.

LES CHRYSANTHÈMES

Les lourds chrysanthèmes vivaces
Aux multicolores toisons
Épandent sur toutes nos places
Leurs fabuleuses il raisons.

C'est une superbe harmonie
De vieux tons aux pâles couleurs,
Qui modulent la symphonie
De nos joies et de nos douleurs.

Ha évoquent les pures larmes
Versées sur un bonheur défunt
Où l'on trouve encore des charmes
Ainsi qu'ea tour àire parfum.

Fleurs tristes, au brouillard écloses,
Pleines de troublantes langueurs
Les beaux chrysanthèmes moroses
Parlent doucement à nos cœurs.

Et leurs pétales semblent dire
Dans un mélancolique aveu :
" Nous sommes le dernier sourire
Du passé qui te dit adieu ! "

Mais ces fleurs de la saison noire
Que l'on consacre au souvenir
Veulent aussi nous faire croire
À quelque meilleur avenir.

Dans leur deuil et dans leur tristesse
Elles ont un frisson discret
Comme celui d'une maîtresse
Dont l'amour serait un secret.

Leur présence alors nous console
Et, dans leur coloris touchant,
Se rélissent, en auréole,
Les espoirs du soleil couchant.

Car la nature toujours bonne
Pour adoucir notre destin,
Fit naître à la fin de l'automne
Leur été de la Saint-Martin.

Et sait faire briller leur âme
Comme la clarté d'un flambeau
Quand le geste ému d'une femme
Les dépose sur un tombeau !

JULES GIDE.

LE RETOUR DE L'AIGLE

Hier je suis allé accomplir une démarche qui, je l'espère bien, va marquer d'une croix rouge mon existence de littérateur.

À cinq heures du matin, ne pouvant dormir sous le flot tumultueux de mes pensées, je me lève et, m'habillant en deux temps et trois mouvements, me précipite dans la rue, puis dans un fiacre et au galop échevelé — ça, c'est une figure — de la rosse qui traînait le sudit, j'arrive enfin chez Victorien Sardou qui, chacun le sait, est l'homme du monde le plus ferré sur l'histoire du dernier siècle et un spécialiste des problèmes historiques.

Naturellement, l'auteur de *Thermidor* me reçut sans empressement, les yeux encore mi-clos et les cheveux ébouriffés de l'homme surpris dans son sommeil.

— De quoi s'agit-il ? me dit-il cependant, après avoir, vu ma mine plutôt effrénée, conclu qu'il devait y avoir urgence pour que je me permisse de le déranger ainsi.

— Il s'agit de Napoléon II...

— Allons, du calme, me dit le maître qui avait rapidement passé, sur son costume assez primitif, une houppelande marron brûlé ayant appartenu au conventionnel Saint-Just ; asseyons nous et causons.

Victorien m'offrit un fauteuil provenant de Mme la Dauphine et, ayant pris place lui-même dans un autre fauteuil qui était celui même de

Louis XIV au château de Versailles, il ferma béatement les yeux, mit ses mains dans les poches de son vêtement et attendit.

— Oui, cher maître, il s'agit du duc de Reischadt... de l'Aiglon... qui n'est pas mort, quoiqu'on ait pu dire...

— Je m'en doutais, fit simplement Sardou.

— Vous déplorez sans doute comme moi, cher et illustre maître, l'état dans lequel se trouve la France absolument privée de sauveur ?

— Hélas !

— Pas de prétendants, car enfin Victor ne compte pas, il dort sans cesse. La Gamelle ? prudent comme tous ceux de sa race, et du reste impopulaire ; un général russe encore perdu dans les brumes de la Berezina et puis... plus rien.

— C'est vrai, soupira le maître.

— Quel coup pour tous si on apprenait, brutalement, que l'illustre fils de Napoléon I^{er} est vivant !

Il y a un mois, pénétré de l'utilité que serait un prétendant pour la France, je filais en Autriche. Je visitais successivement Gratz... S hoabrunn...

Vous savez que le duc est né le 20 mars 1811, et censé mort le 22 juillet 1832 ? Pas du tout, cher maître... M. de Tailleyrand ne lui fit pas verser de mauvais café.

A la cour de Pyrrhus, il vit, le fils d'I Hector.

Il lui offrit même, mes renseignements en font foi, le trône de France. Comme ses offres ne furent pas acceptées par le duc, une nuit et par ses ordres, la comtesse Camerata, fille de la princesse Bachischi, fit enlever l'aiglon, par des hommes masqués, ayant collet noir et perruque blonde.

Pour ne pas faire de peine à Louis Philippe, l'Empereur d'Autriche annonça officiellement au monde la mort de son petit fils et un homme de confiance fut chargé de le conduire au Pôle Nord.

— Au Pôle Nord ! Pas possible.

— Si, et l'infortuné jeune prince y fut abandonné sur la terre François-Joseph, — vous voyez que je précise, — avec pour cent années de vivres.

— Quel drame, murmurait Sardou, absolument épaté.

— Ah oui, un bien sombre drame, mais dont je connais tous les fils. C'est donc là que l'archiduc Jean, sous le nom de Orth, devait aller le chercher, quand il périt mystérieusement... (l'archiduc, pas le prince) dans un naufrage, dirent les journaux. Oui, un naufrage, mais amené par la main des hommes.

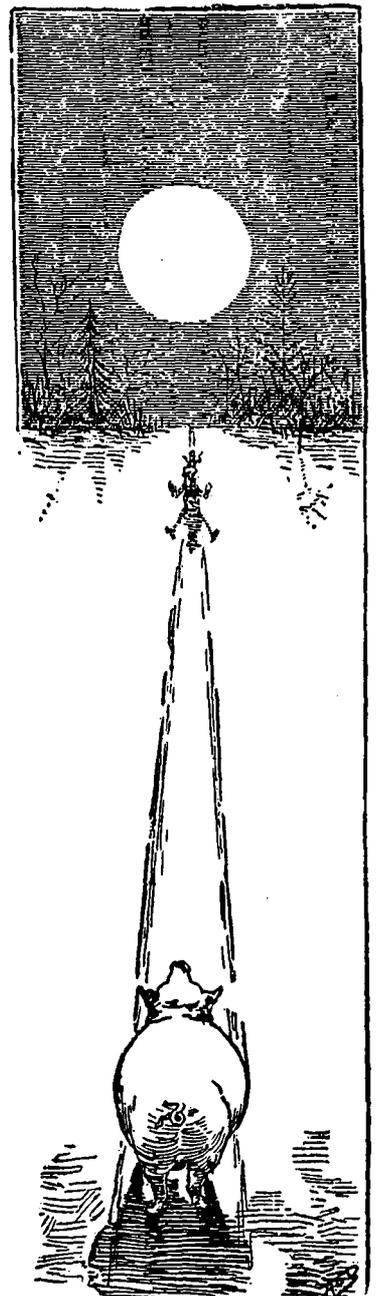
C'était Rochefort qui avait stipendié deux anarchistes italiens pour faire éclater une machine infernale dans les soutes du navire monté par l'archiduc.

— Vraiment !

— Mais le duc de Reischadt a été découvert par Andrée qui, sachant l'affaire, avait prétexté un voyage en ballon au Pôle Nord, pour se rapprocher, sans qu'on le soupçonna, du prince infortuné.

J'ai, je vous le répète, tous les fils de cette mystérieuse affaire entre les mains, car Andrée m'a informé, heure par heure, à l'aide de pigeons voyageurs, de toutes les péripéties qui ont accompagné la recouvrance du prince. Dame, il est un peu casé... depuis 1832... mais la glace conserve et il fera encore un prétendant très présentable.

LA GLISSOIRE AU CLAIR DE LA LUNE



I
Sambo.—En voilà une vieille folle qui est là sur la glissoire. M'en vais passé dessus ; tant pis pou li.